RACE & CULTURE

A Story of Humanity Beyond Borders



Ferdinando Frega – Nando the Scribe

Gillettenarrative.com

GILLETTE : RACE & CULTURE

J’ai vécu autrefois six mois dans un appartement de Lisbonne avec des gens de diverses nationalités et aujourd’hui, en cette date vouée au souvenir de l’un des chapitres les plus funestes de l’humanité — le phénomène du racisme —, je veux raconter une histoire personnelle qui m’a changé.

Je suis arrivé dans cet appartement, à l’extrême périphérie de Lisbonne, dans l’un des quartiers les plus pauvres et les plus délabrés, où l’on parlait surtout portugais, avec des gens venus du Brésil, d’Angola, de São Tomé, de Mogadiscio, de Madagascar, et quelques-uns du Portugal même.

La langue ne m’était pas familière mais, par certaines tournures d’argot, elle rappelait des formes dialectales de ma propre ville — et le souvenir historique que les Portugais avaient un jour colonisé ma terre n’était pas seulement probable, il était certain.

Une expression qui me faisait toujours sourire, c’était quand ils disaient, en portugais, FOCU MEU — qui a le même sens en dialecte calabrais.

Je faisais attention à tout. Alfonso, Osvaldo, Paolo, Roberto, Antonio, Ramon m’attendaient chaque soir pour dîner. J’étais le plus âgé, et ils voulaient mes histoires.

Une histoire restée dans les annales, c’est celle de la bruschetta, de la bussetta et du busadero — trois mots, trois choses complètement différentes — et j’en jouais, je tissais mes récits, je faisais semblant de ne pas comprendre, je créais exprès des télescopages et des malentendus, et tout le monde finissait par hurler de rire.

Ils me faisaient raconter les histoires en portugais et, à la fin de chacune, je lâchais un “vaffanculo” en italien, comme une sorte de délivrance, et tout le monde souriait.

Personne n’a jamais remarqué la couleur de ma peau. J’étais le seul Blanc parmi tant d’autres couleurs, mais le soir, réunis, nous étions un arc-en-ciel de bonheur et de sourires.

Ils veillaient même à ce que j’aie de quoi manger quand je n’avais pas d’argent pour en acheter moi-même, et ils le faisaient avec dignité et élégance, tout en me disant que j’étais un professeur de communication, une canaille avec les femmes, et quelqu’un qui avait fait de son esprit un trésor à donner, jamais à exploiter.

Alors, à qui me lit : voilà à quoi ressemble un monde en mouvement — et c’est quand on s’y attend le moins qu’arrive l’aide la plus impensable, comme seuls les Portugais savent la donner.

Au revoir, les amis,

Ferdinando